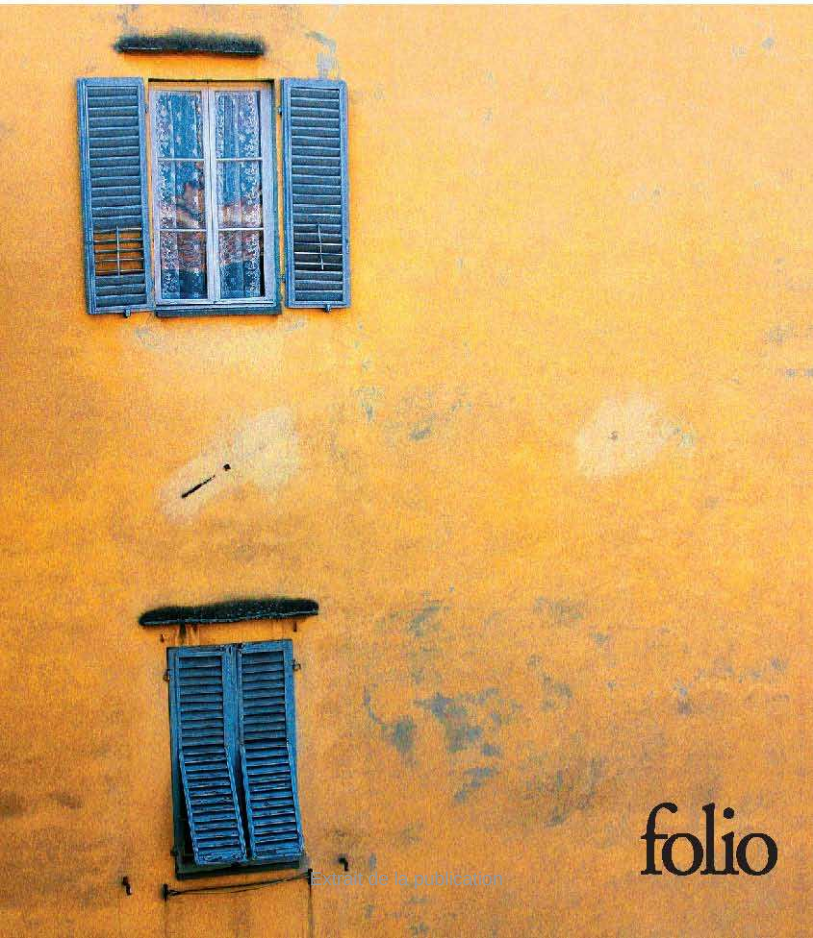
Erri De Luca

Le contraire de un



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Extrait de la publication

Erri De Luca

Le contraire de un

Traduit de l'italien
par Danièle Valin

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

IL CONTRARIO DI UNO

© *Erri De Luca, 2003 et 1993 pour* I Colpi dei sensi.
© *Giangiacomo Feltrinelli Editore Milano, 2003.*
© *Éditions Gallimard, 2004, pour la traduction française.*
© *Éditions Payot & Rivages, 1996,*
pour la traduction française de Les coups des sens.

Erri De Luca est né à Naples en 1950 et vit aujourd'hui près de Rome. Venu à la littérature « par accident » avec *Pas ici, pas maintenant*, son premier roman mûri à la fin des années quatre-vingt, il est depuis considéré comme un des écrivains les plus importants de sa génération, et ses livres sont traduits dans de nombreux pays. En 2002, il a reçu le prix Femina étranger pour *Montedidio*.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Aux mères,
parce qu'être deux commence par elles

Extrait de la publication

MAMM'EMILIA

En toi j'ai été albumen, œuf, poisson,
les ères sans limites de la terre
j'ai traversé dans ton placenta,
hors de toi je suis compté en jours.

En toi je suis passé de cellule à squelette
un million de fois je me suis agrandi,
hors de toi l'accroissement a été immensément mineur.

Je suis éclos de ta plénitude
sans te laisser vide parce que le vide
je l'ai emporté avec moi.

Je suis venu nu, tu m'as couvert
ainsi j'ai appris nudité et pudeur
le lait et son absence.

Tu m'as mis en bouche tous les mots
par cuillerées, sauf un : maman.

Celui-là le fils l'invente en battant ses deux lèvres
celui-là le fils l'enseigne.

De toi j'ai pris les mots de mon lieu,
les chansons, les injures, les blasphèmes,
de toi j'ai écouté mon premier livre
derrière la fièvre de la scarlatine.

Je t'ai aidé à vomir, à cuire les pizzas,
à écrire une lettre, à allumer un feu,
à finir tes mots croisés, je t'ai versé du vin
et j'ai taché la table,
je ne t'ai pas mis de petit-fils sur les genoux
je ne t'ai pas fait frapper à une prison
pas encore,
de toi j'ai appris le deuil et l'heure où y mettre fin,
je ressemble à ton père, à ton frère,
je n'ai pas été fils.
De toi j'ai pris les yeux clairs
pas leur poids
à toi j'ai tout caché.

J'ai promis de brûler ton corps
de ne pas le donner à la terre. Je te donnerai au feu
frère du volcan qui orientait notre sommeil.

Extrait de la publication

Je te répandrai dans l'air après l'averse
à l'heure de l'arc-en-ciel
qui te faisait ouvrir grand les yeux.

Extrait de la publication

VENT DE FACE

Les premières fois, tu fais l'expérience du vent que font les corps en course. Tu vois la fuite qui t'arrive dessus, les tiens se sauvent, tu restes sur un bord pour ne pas les avoir sur toi. Ils courent en silence, pas de cris, le souffle sert tout entier pour les jambes. Tu regardes leur course. C'est du vent de face, des corps de garçons et de filles giclent plus loin, personne ne fait attention à toi. Puis quelqu'un dira oui, je l'ai vu, il était immobile dans un coin, appuyé au mur.

Derrière, arrivent les troupes en uniforme. Toi, tu attends le peu de terrain neutre entre ceux qui s'enfuient et ceux qui leur courent après, tu te détaches du bord, du mur, tu lances ce que tu as dans la main, tu tires vers le bas pour faire trébucher, puis c'est ton tour de gicler. Tu as eu le temps de regarder où il faut aller, où est ton avantage, de préférence en

Extrait de la publication

montée. Les poursuivants sont déjà essoufflés et n'ont pas le courage de courir dans une côte. Même s'ils veulent te tirer dessus, une cible en hauteur est plus malaisée.

Tu as peu d'avance, quelques mètres, mais avec ta sortie tu as dérangé leur galop, pour quelques secondes, tu les as surpris. Ils ne voient que toi, mais le doute qu'il y en ait d'autres les effleure, et une seconde encore ils regardent autour d'eux. C'est un vieux vice de la peur de ne pas se fier à ses propres sens dans un moment d'excitation. Tu en profites et tu gagnes des mètres. Ils ont enfin compris que tu n'es qu'une esquille, celle qui frappe les jambes écartées de ceux qui abattent un arbre à la hache. Derrière toi éclate leur colère qui les entraîne à ta poursuite, tu entends quelqu'un hurler de t'attraper, tu penses : tant mieux, ils gaspillent leur réserve d'air en cris, en vents, dans trente mètres ils auront le souffle coupé, ils devront s'arrêter en pleine course pour reprendre haleine. En attendant, tu as dérangé leur poursuite, les tiens sont à l'abri et tu peux ralentir, essayer de les rejoindre plus loin à l'endroit convenu en cas de fuite. Toi : qui es-tu ?

Tu es quelqu'un qui, un jour, est resté sans bouger dans une charge des troupes. Tu as eu

peur en voyant la course bancale de ceux qui t'entouraient, car si l'un d'eux tombait, les autres, pris de panique, risquaient de lui passer dessus. Tu souffrais de voir la course maladroite de tant de filles qui alors n'allaient pas dans les gymnases ou dans les parcs pour s'entraîner. Quand ce fut ton tour d'être jeune, un jeune de la rue, le sport avait été l'heure d'éducation physique dans une grande salle d'école. Les garçons savaient courir parce qu'ils jouaient au ballon dans le parc municipal, interrompus par les agents de police. Les filles ne savaient pas courir. Elles apprenaient alors, dans les manifestations attaquées, enfumées, poursuivies.

La première fois que tu ne t'es pas échappé, ils t'ont pris ou plutôt tu les as pris dessus. Tu t'es recroquevillé par terre, un coup de pied a fait voler ton bonnet, mais ton instinct t'a bien conseillé. Entre leurs pieds, il était plus difficile d'être frappé, alors que le coup est plus facile et plus fort sur celui qui se plie en restant à mi-hauteur. Ils se défoulent sur toi, puis l'un d'eux te pousse vers l'arrière, tu reçois encore des coups, un autre plus dur te fait de nouveau tomber, il vient de derrière, apprends, oui, ainsi tu

Extrait de la publication

apprends qu'une fois arrêté, quand tu t'es rendu, tu n'es pas à l'abri, tu dois d'abord passer au milieu d'eux. Ce n'est pas comme lorsqu'on était petit et que celui qui était fait prisonnier restait sans bouger pendant un tour, personne ne le touchait. Ici, tu es dans le purgatoire de leurs arrière-lignes, les coups surgissent à froid, en voyous de pacotille comme on dit dans ton pays.

Ainsi, la première fois tu t'es fait prendre, mieux qu'un poulet, qui lui du moins tente de glisser entre les jambes. Rien, tu les as attendus la tête vide, uniquement parce que tu ne voulais pas t'en aller. Poussé à l'intérieur d'un fourgon, tu es surpris de ne pas être seul. Près de toi dans la maigre lumière, il y en a un autre, à peine mieux habillé que toi, sans trace de sang sur le visage ni sur les vêtements. Il demande comment tu vas, si tu es conscient, si tu sais compter. Il cherche à savoir si tu n'as que des dégâts extérieurs et pas dans le crâne. Il dit que c'est dur une tête, pas si facile à casser, mais à peler oui. Il regarde ton trou, écartant le mouchoir que tu tiens dessus, dit qu'elle sera comme neuve avec quelques points.

Ils l'ont pris, pourtant il est resté debout, il a évité des coups, ils n'ont pas réussi à le faire

Extrait de la publication

tomber par terre, ils l'ont porté sous les bras comme un poids mort jusqu'au fourgon, ainsi ils avaient les mains occupées. Ça lui est déjà arrivé. Il demande pourquoi tu ne t'es pas échappé. Tu ne le sais pas, mais oui, tu le sais, mais tu ne veux pas dire que tout à coup tu as eu honte de fuir, une honte plus forte que la peur. Si tu pouvais le dire dans ton dialecte « me so' miso scuorno 'e fuì », j'ai eu honte de fuir, ce serait précis, mais en italien ça fait bizarre l'intimité d'une honte, alors tu appuies plus fort le mouchoir sur le trou et tu te tais. Maintenant tu le sais, mais alors non : une quantité de courages naissent de la honte et sont plus tenaces que ceux venus des colères qui sont des élans vite refroidis. En revanche, les hontes sont faites de blé dur et ne sont jamais trop cuites.

Entre-temps, ils ouvrent et en lancent un autre dedans qui reste par terre sans bouger, lui se lève et l'aide à s'asseoir, l'autre résiste, il a peur de prendre d'autres coups, lui insiste, s'il reste par terre ils entreront et frapperont de plus belle : pourquoi ne restes-tu pas chez toi où tu peux dormir par terre comme un chien que tu es ? Il arrive ainsi à le convaincre

et l'installe sur le dernier banc au fond dans le noir du fourgon. Les deux portières s'ouvrent en grand et, sous les cris et les gifles, arrive un petit groupe de six, dont une fille, pris tous ensemble, ils ferment, le fourgon part, avec sa sirène et son escorte.

Où nous amènent-ils, demande quelqu'un, au commissariat, dit-il. Ils nous arrêtent, s'informe-t-on, quelques-uns oui, au hasard, parfois, répond-il. Un autre se souvient qu'il n'a rien dit chez lui. En arrivant à la caserne lui te dit : quand ils ouvrent, moi je sors en premier, toi tu viens derrière, reste collé à moi, marche le plus vite que tu peux, ne t'arrête pas, surtout ne tombe pas, regarde seulement par terre, où tu mets les pieds, ils nous font passer au milieu d'eux, si tu tombes tu en prends plus qu'avant et tu en fais donner à ceux de derrière qui ne peuvent pas passer.

Et c'est comme ça, il prend les premiers coups de poing et va droit au bout du couloir des coups sans trébucher dans les pieds, les croche-pattes, tu es contre lui et tu parviens à entrer dans la grande pièce sans d'autres coups sur la tête, rien que des coups de pied. Il t'a ouvert le passage, tu ressens envers lui une gratitude à pleurer. Derrière toi, le pre-

Extrait de la publication

mier a trébuché, tu as entendu ses cris, tu ne t'es pas retourné. Quand ils arrivent eux aussi dans la salle tu t'es mis les mains sur les yeux et tu ne veux pas regarder. Mais il te faudrait deux autres mains pour les oreilles. Tu lui dis merci, il répond qu'il ne l'a pas fait pour toi, mais pour lui, car si tu étais passé avant et que tu t'étais arrêté, lui en prenait plus.

Combien de fois t'ont-ils pris, demandes-tu, plusieurs fois, répond-il. Vous êtes assis côte à côte. Ne demande pas d'aller aux waters, dit-il, si tu ne peux pas te retenir fais sur toi, de toute façon ça sèche vite. Tu lui demandes s'ils vont nous arrêter. Si nous passons la nuit ici, non, ils nous relâchent demain matin ; sinon dans la soirée ils nous conduisent en prison et au moins là tu peux pisser en paix.

Tu ne t'es pas enfui, te demande-t-il. Non. Lui non plus, ceux qui ne veulent pas fuir commencent à se trouver. Une file d'obstinés commence à se former. Ils sont encore dispersés, mais on se connaît. Vous échangez vos noms. Ainsi passe ta première nuit au poste, à parler de demain, des prochaines fois, de comment arrêter les assauts. Voilà, toi tu es quelqu'un qui a commencé comme ça. Le matin, ils vous mettent dehors. Tu ne vas pas

aux urgences, mais chez un médecin qui aide les blessés des manifestations, c'est lui qui t'y conduit, l'ami de moins d'un jour, à qui tu confierais tes deux yeux, car ce sont des jours où la confiance, la loyauté et même le destin vont vite.

Dans les réunions, beaucoup en connaissent beaucoup. On parle de ne pas se laisser envoyer les quatre fers en l'air, de préparer des défenses avec ceux qui se sentent capables de serrer un rang. Le plus clairvoyant d'entre nous dit qu'il n'y a pas de différence entre violence d'agression et violence de défense, qu'une barricade est violence pure, une pierre et une bouteille d'essence aussi. Il dit que toute la différence est entre violence d'État et violence du peuple, l'une est abus de pouvoir, l'autre non. Et puis il dit qu'il faut s'enlever de la tête les mots exotiques venus des autres continents, par exemple guérilla qui veut dire petite guerre. Chez nous, dit-il, on fait une bataille de rue, pour pouvoir rester dans la rue même contre les interdictions, pour ne pas se laisser disperser, pour ne pas se faire arrêter. Ce n'est pas une guerre la nôtre, ni petite ni grande, c'est un adroit vol à

Extrait de la publication

la tire de quelques heures de manifestation. Nous ne libérons pas des territoires, nous prenons seulement la liberté d'être contre tous les pouvoirs constitués.

Cela paraît peu à certains, et la révolution ? Elle vient, si elle vient, au bout de nombreuses journées de démocratie volée. Celui qui a étudié le latin, dit-il, sait comment la règle de la consecutio temporum court après les verbes, comment elle enchaîne les phrases l'une après l'autre avec une suite de verbes. Telle est la révolution, une subordonnée pour nous aujourd'hui. Mais il nous incombe d'agir comme si nous l'avions à l'ordre du jour et d'être au monde en révolutionnaires. Non pas pour la révolution mais pour la plus élémentaire forme de la démocratie qui est le droit de manifester. Trouver des logements où puissent vivre ceux des nôtres qui sont en fuite, des avocats qui défendent au tribunal les raisons politiques de nos mouvements mis en accusation, des médecins qui soignent les blessés hors de l'hôpital.

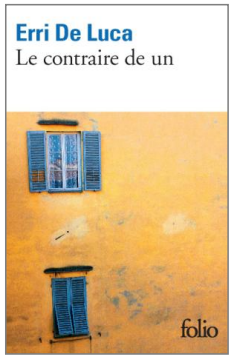
Les arrestations augmentent à la fin des manifestations, mais la fuite n'est plus la pagaille

Extrait de la publication

Impression Novoprint,
à Barcelone , le 8 mars 2011
Dépôt légal : mars 2011
Premier depôt légal dans la collection : décembre 2005

ISBN 978-2-07-030804-0 /Imprimé en Espagne.

Extrait de la publication



Le contraire de un
Erri De Luca

Cette édition électronique du livre
Le contraire de un d'*Erri De Luca*
a été réalisée le 22 avril 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070308040).
Code Sodis : N49714 - ISBN : 9782072447983.
Numéro d'édition : 182720.

Extrait de la publication